

Introduction

Jean de Procida est un héros. Et il n'est pas moins un héros de l'histoire de la Sicile qu'un héros de la littérature italienne. Car dans ce récit de la rébellion des Siciliens pour libérer leur île de l'occupation étrangère, il semble porter à lui seul, avec courage et vertu, avec une irrémédiable détermination, avec une vaillance incomparable le soulèvement de tout un peuple contre son roi français, Charles d'Anjou¹, le mardi de Pâques de l'an 1282, devant l'église du Santo Spirito, à l'heure des vêpres.

Sillonnant la Méditerranée de Barcelone à Trapani, de Pise à Constantinople, sur des nefes tantôt génoises tantôt vénitiennes selon son destin, pour accomplir sa tâche, Jean, seigneur de Procida, guidé, presque obsédé dirait-on, par sa volonté de renverser le roi français de Sicile, ne redoute rien des puissants du monde, des coups de la fortune ou des tempêtes du ciel. C'est en cela, assurément, qu'il est un héros auquel les hommes, même illustres, rendent un hommage appuyé. Si Dante – qui a dix-sept ans lors du soulèvement de Sicile – évoque l'épisode (*Paradis*,

1. Sur sa présence en Sicile, voir ci-après p. 14 et la chronologie proposée p. 31.

VIII, v. 72-75) surtout pour stigmatiser le mauvais gouvernement des Français, Pétrarque et Boccace saluent chacun à sa manière la figure de Jean de Procida : le premier, depuis toujours effrayé par l'idée même d'un voyage maritime, décrit, dans son pèlerinage imaginaire en Terre Sainte qu'est l'*Itinerarium syriacum*, « Procida, une petite île d'où a cependant surgi récemment un grand homme, ce Jean qui, sans se soucier de la terrifiante couronne de Charles, plein du souvenir d'une grave offense qui lui avait été faite et bien décidé à oser tout le possible, se vengea en ôtant au roi la Sicile ». En quelques mots, Pétrarque noue ici la trame de l'affaire : une vengeance mûrie, un héros providentiel, un exploit mémorable. Mais, peut-être est-ce, pourrait-on croire, parce qu'il s'agit d'une histoire encore fraîche à la mémoire de ses lecteurs, que Pétrarque ne dit rien de plus sur la teneur de cette rancune indomptable, sur la vie de cet homme ou sur les détails de la révolte ? Est-ce pour de semblables raisons que Boccace, dans son *Décameron*, se permet d'y consacrer une nouvelle (V, 6) toute tirée de son imagination ? Jean y est l'amoureux transi d'une jeune fille de l'île voisine de Procida, Ischia, au large de Naples, enlevée par des marins et conduite en Sicile où elle est vendue au roi Frédéric. Le jeune homme s'embarque sans tarder pour la sauver. Bouillonnant, impétueux, audacieux, insolent, il possède déjà, sous la plume de Boccace, les qualités extraordinaires qui feront de lui le héros de cette Sicile qu'il aborde ici pour la première fois. Jean rejoint son amante et ils sont découverts au petit matin par le roi qui les fait enchaîner pour les brûler en place

publique. Or l'amiral de Frédéric II reconnaît le condamné – car il appartient à l'illustre lignée des seigneurs de Procida. Il convainc aisément son suzerain de le libérer et les deux amants s'en retournent chez eux. Dans ce final, Boccace salue tout à la fois la noblesse du jeune homme et le succès de sa hardiesse exceptionnelle, comme une annonce prémonitoire, en quelque sorte, de la victoire immense qu'il obtiendrait quelques années plus tard contre Charles d'Anjou.

On le voit, entre histoire, mythe ou fantaisie, Jean de Procida nourrit les récits des premiers temps qui suivent son exploit. Tout indique que notre manuscrit anonyme connu sous le titre du *Rebellamentu di Sicilia* (ici traduit pour la première fois en français depuis la traduction, désormais ancienne, de Buchon²) est contemporain des textes de Pétrarque et de Boccace, et date donc du XIV^e siècle. Notre texte, conservé à la Bibliothèque nationale de Palerme sous la cote I.C.17³, connut un regain d'intérêt à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e : on retiendra notamment les travaux de Pasquale Castorina qui en publia une édition bilingue sicilien/italien (Catania, Giacomo Pastore, 1882), avant que le texte ne soit repris par Enrico Sicardi pour l'éditeur bolonais Zanichelli en 1917 sous le titre de *Due cronache del Vespro in volgare siciliano del secolo XIII*. L'édition de Sicardi est d'autant plus

2. Anonyme sicilien, *Conspiration de Jean de Prochyta* in J. A. Buchon, *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIII^e siècle*, Paris, A. Desrez, 1840.

3. Ce manuscrit est communément appelé « Codice Spinelli » pour avoir appartenu au prince San Giorgio Spinelli de Naples, descendant de la famille San Giorgio des ducs d'Ossada de Messine.

intéressante qu'elle propose en annexe une série de textes sur le sujet, qui sont soit anonymes soit de la plume d'auteurs italiens renommés du XIII^e siècle comme Brunetto Latini, l'un des mentors de Dante, ou Giovanni Villani, le plus célèbre des chroniqueurs toscans du XIV^e siècle. L'édition bilingue de Castorina traduit un engouement alors nouveau pour la révolte sicilienne, qui remonte vraisemblablement à la *Guerra del Vespro siciliano* (1842) de l'historien sicilien Michele Amari, puis au succès populaire en Italie de l'opéra de Verdi, *Les Vêpres siciliennes* (Paris, 1855) où le livret d'Eugène Scribe donne pour fonction à notre héros de guider la révolte de l'acte V et le massacre des Français. C'est là sans doute qu'il faut trouver, dans cette résistance à l'occupant étranger, le regain d'intérêt d'une Italie qui prépare son indépendance⁴. Le personnage verdien de Jean de Procida, pourtant, ne s'attarde guère sur son rôle d'instigateur de la rébellion ; mais on mesure aisément que c'est ici l'enjeu symbolique qui retient l'attention du compositeur et de son librettiste : Jean de Procida est un héros italien. Une fois encore. On voit bien cependant dans l'opéra le glissement qui s'inscrit désormais dans la tradition : Jean de Procida n'est plus pour la mémoire nationale italienne un héros singulier mais l'instrument de l'accomplissement d'un destin collectif, et c'est finalement sous le nom des « Vêpres siciliennes » que Verdi rend célèbre de nouveau l'épisode de cette rébellion.

4. La censure autrichienne d'ailleurs ne s'y trompa guère puisque la version italienne fut tout d'abord transposée, sous le titre de *Giovanna di Guzman*, dans un contexte portugais.

Le titre de notre manuscrit sicilien paraît, en quelque sorte, annoncer ce processus collectif. Il articule très nettement le texte en deux temps : une large moitié est consacrée à la préparation de la rébellion et dans cette partie, Jean de Procida est, plus encore qu'un héros, un démiurge, car sous la plume de l'auteur revient par trois fois une comparaison avec un Moïse qui vise à inscrire Jean dans la lignée des hommes inspirés de Dieu. Le massacre des trois mille Français de Palerme, qui marque les Vêpres d'avril 1282, est concentré dans un unique paragraphe qui amène le second moment du récit, lorsque Charles d'Anjou assiège Messine puis renonce, finalement, face à la large coalition formée par Jean, à défendre son titre de roi. Dans cette seconde partie, Jean est certes présent, conseille son champion, le roi d'Aragon, le soutient, mais il lui suffit de veiller au bon déroulement de la stratégie fine et complexe qu'il a mise en œuvre.

Le récit pourrait s'en tenir là. Or l'auteur anonyme veut nous en dire davantage : après la fin de l'histoire de la rébellion, marquée ostensiblement par un «FINIS» en lettres majuscules qui distingue clairement le récit d'une glose, quelques lignes en guise d'épilogue nous découvrent les coulisses de toute l'affaire :

La raison pour laquelle messire Jean de Procida décida d'organiser cette rébellion contre le roi Charles fut qu'un grand baron du roi Charles violenta une fille de messire Jean, que celui-ci s'en plaignit au roi Charles et que le roi Charles

ne fit pas pleine justice de cette grave faute, comme il convenait à messire Jean. Alors messire Jean réfléchit en son cœur comment il pourrait détruire le roi Charles et se venger de l'injure qu'il avait reçue, ce qui l'amena à décider cette rébellion, comme vous l'avez tous compris.

Notre auteur en somme veut éclaircir un point qui très tôt est mis en avant par Jean lui-même lorsqu'il s'écrie, dès le premier paragraphe de notre texte : « J'ai été chassé de ma terre et de Sicile et je vais ainsi à l'aventure. » Le risque est grand alors de réduire l'héroïsme de son entreprise à la futile vengeance d'un proscrit, d'un homme aigri, banni de son île de Procida et de tout le royaume de Charles – qui s'étend de Naples à la Sicile. Aussi trouve-t-on de lui quelques très rares indices biographiques qui relèvent d'ailleurs plus de sa condition sociale (« un noble chevalier » ; « l'un des meilleurs médecins qui soient au monde ») que de sa vie d'homme. Rien n'est dit sur son âge, sur sa famille, ni même sur la durée de son exil lorsque commence la narration en l'an 1279, et rien non plus sur les motifs de ce bannissement et de son formidable désir de vengeance. C'est donc, au fil des siècles, cette version d'un père outragé qui n'a pas obtenu justice qui prévaut dans la narration des Vêpres. Dans un ouvrage bien plus tardif, les *Ragguagli storici del Vespro siciliano* que publie à Palerme en 1645 don Filadelfo Mugnos, on retrouve en effet peu ou prou les mêmes termes que ceux de notre manuscrit :

Les Français devinrent plus féroces et plus insolents à l'encontre des Siciliens, pratiquant de manière toujours plus horrible offenses, vols, viols et autres insupportables méfaits qui eussent ému certainement n'importe quel Scythe, n'importe quel sauvage barbare.

Ils usaient de ces mêmes excès dans le royaume de Naples, ce que cette nation endurait plus patiemment. Seul Jean de Procida, seigneur de l'île de Procida, après qu'un chevalier français eut brutalement abusé de sa fille, éprouva une grande colère et porta devant le roi Charles le procès de ce crime. Mais pour toute justice il n'obtint que réprobations et menaces. Indigné au plus haut point il se mit alors à pousser les esprits des Napolitains à la rébellion. Mais après s'y être employé longtemps sans jamais parvenir à rien, il passa avec célérité de là à Messine où il estimait pouvoir trouver des esprits plus vaillants. [...] ; puis il vola jusqu'à Palerme où il s'entretint avec les seigneurs de la ville⁵.

5. Le titre complet de l'ouvrage est *I Ragguagli storici del Vespro siciliano del Signor Don Filadelfo Mugnos nei quali si mostrano i felici reggimenti c'han fatto i serenissimi e catolici regi aragonesi ed austriaci nel lor regno fidelissimo di Sicilia, e 'l mal governo di Carlo d'Angiò re primo di Napoli* (Palermo, per Pietro Coppola, 1645, 240 p.) [*Notices historiques des Vêpres siciliennes de don Filadelfo Mugnos dans lesquelles on montre comment les très sérénissimes et catholiques majestés aragonaises et autrichiennes ont heureusement régné sur leur très fidèle royaume de Sicile ainsi que le mauvais gouvernement de Charles I^{er} d'Anjou, roi de Naples*] ; le passage cité se trouve p. 51-52. Le seul titre de l'ouvrage indique l'esprit polémique dans lequel il est rédigé et ne saurait être tenu pour un témoignage historique. Il n'en reflète pas moins le discours officiel sur les Vêpres qui, au XVII^e siècle encore, est tenu par la monarchie espagnole en Italie méridionale.

On a peu d'informations historiques sur la vie de Jean III de Procida, sinon qu'il naquit à Salerne vers 1210. Il a donc près de soixante-douze ans lorsqu'éclate la révolte des Vêpres qu'il a fomentée. C'est un homme de cour particulièrement en vue, un médecin de renom et l'un des proches de Frédéric II Hohenstaufen qui en fait le précepteur de Manfred, son fils bâtard. Jean de Procida est un fidèle de Manfred qu'il suit jusque dans la bataille de Bénévent (1266) que remportent contre lui les Angevins. Commentent alors le règne de Charles d'Anjou, l'essor fulgurant en Italie des partisans du pape qui avait soutenu Charles, les guelfes, contre leurs ennemis héréditaires partisans de l'empire, les gibelins, et, naturellement, la disgrâce de Jean de Procida. Ces quelques données biographiques, absentes de notre manuscrit, tracent donc le portrait d'un patriarche, dont on peine à imaginer qu'il puisse accomplir avec tant d'énergie toutes les ambassades nécessaires à son complot. Or il semble que non seulement il le mena à bien, jusqu'à la victoire finale, mais qu'après les Vêpres, Pierre III d'Aragon le nomma grand chancelier de Sicile et que ce fut à l'occasion d'une ultime ambassade à Rome qu'il mourut, en 1298. En revanche, le côté moral de sa vengeance – après le viol présumé de sa fille (voire de sa femme) – ne semble appartenir à aucune des versions historiques fiables. Et tout milite pour que suivant les affinités des différents auteurs, gibelins ou guelfes, l'on puisse trouver tantôt la version du père meurtri assoiffé de justice, tantôt celle d'un conspirateur prêt à tout pour retrouver son rang à la cour : c'est le cas dans la *Leg-*

genda di Messer Gianni di Procida ou dans le *Liber Jani de Procida* qui se trouvent dans l'annexe du volume de Sicardi. Ces deux textes guelfes, essentiellement identiques au nôtre, sont pourtant pourvus d'une introduction commune qui pour être brève n'en est pas moins capitale :

Voulant montrer clairement à chacun le grand péché et la périlleuse erreur que fit et accomplit messire Jean de Procida contre le roi Charles, de si haute trahison qu'il blesse et meurtrit l'Église de Rome et la maison de France et leurs amis, je prie à cette fin le Seigneur très haut notre Maître qu'il me procure grâces et vertu pour que je puisse rappeler et décrire dans ma langue et dans mon esprit toute la teneur de l'affaire, et la façon selon laquelle le perfide fit se rebeller l'île de Sicile dont était le seigneur le grand roi Charles.

Ce parti pris, clairement hostile à Jean de Procida, montre combien s'est engagée très tôt entre guelfes et gibelins, l'écriture de la légende du personnage. Dès lors l'ajout de l'épilogue de notre manuscrit n'est pas mince puisque l'un des ressorts qui, comme une basse continue, rythme l'ensemble de la narration est au contraire la version de la juste vengeance. Le mot, d'ailleurs, monte sans cesse aux lèvres de Jean lorsqu'il exhorte les différents partis qui doivent composer sa coalition : Michel VIII Paléologue, l'empereur de Constantinople, qui est menacé par l'ambition du roi de Sicile et qu'il achève de convaincre d'entrer dans une coalition contre lui en lançant un habile

« nous vengerons comme il se doit l'affront qui nous est fait » ; le pape Nicolas III ensuite, de la famille princière des Orsini de Rome avec laquelle Charles d'Anjou n'aurait pas voulu faire d'alliance matrimoniale⁶ ; Pierre III, le roi d'Aragon dont l'épouse était la légitime héritière du trône de Sicile qu'occupe Charles d'Anjou. « Voudriez-vous vous venger des offenses qui vous ont été faites par le passé ? » lui demande Jean, qui ne manque pas de lui rappeler aussi cet « ancêtre que les Français par trahison tuèrent à Muret dans le comté de Toulouse » – entendons son grand-père le roi Pierre II qui s'était rangé du côté des cathares et qui avait été tué par Simon de Montfort le 12 septembre 1213, lors de la croisade dite « des Albigeois ». « À présent vous pouvez vous venger d'eux et être totalement dédommagé » assène Jean de Procida. Restent enfin les seigneurs de Sicile : il s'agit bien évidemment pour eux de retrouver leur rang de seigneurs « en vengeant les affronts et les humiliations » qu'impose l'occupation française. En somme, la rébellion des Vêpres se bâtit autour d'un ressentiment collectif qui, de l'Espagne à Constantinople, veut mettre un coup d'arrêt à la formidable puissance d'un Charles d'Anjou, lequel, au début de l'année 1282, est roi de Sicile et de Naples, roi de Jérusalem, duc de Durrës en Albanie (qu'il a prise à Michel Paléologue), comte de Provence et de Forcalquier, d'Anjou et du Maine, suzerain de Tunis et qui retrouve son titre de sénateur de Rome lorsque succède à Nicolas III en 1281 un pape fran-

6. Pour renforcer leur alliance, le pape avait proposé de donner une de ses nièces en mariage à un fils du roi. En vain.

çais de ses amis, Martin IV. Charles est alors « sans nul doute le plus grand potentat d'Europe⁷. »

Ourdir une conjuration contre un seigneur si haï et si puissant impose une prudente stratégie du secret. Par l'entremise de rencontres discrètes et de lettres scellées, notre protagoniste tisse une fine toile entre les alliés qu'il a choisis. Partout le récit du *Rebellamentu* répète le « secret » comme un mot de passe et nous invite à découvrir les coulisses d'un complot médiéval international. Car rien n'est simple a priori pour messire Jean. En 1279, lorsque s'ouvre notre texte, Michel Paléologue⁸ est affaibli au sein même de son empire parce que, convaincu que l'union de son Église (orthodoxe) avec l'Église (catholique) de Rome est le parti à suivre, il se heurte de manière extrêmement violente à une résistance intérieure, essentiellement soutenue par quelques-uns des membres de sa propre famille et du haut clergé byzantin qui ne lui permettent pas de trouver un accord avec le pape. Du coup, ce dernier, toujours plus impatient, doute de la bonne foi de l'empereur et Charles d'Anjou, roi de Jérusalem, et par ailleurs allié des Vénitiens qui disposent de nombreux comptoirs aux marches de l'empire, ne cache guère

7. Steven Runciman, *Les Vêpres siciliennes*, Paris, Les Belles Lettres, 2008 [1958], p. 191. C'est l'un des derniers ouvrages parus sur la question en France, et des mieux documentés, même si, comme souvent dans les ouvrages d'histoire, l'auteur y présente des analyses étayées mais ne peut offrir à son lecteur l'intégralité d'un des textes qu'il cite. En cela, la traduction que nous présentons ici éclairera le lecteur.

8. Michel Paléologue (1224-1282), était désigné souvent par son patronyme avant de se proclamer en 1259 empereur de Nicée puis en 1261 empereur de Constantinople sous le nom de Michel VIII.

ses ambitions en Méditerranée orientale. C'est le pape, en somme, qui le freine dans l'espoir de voir enfin Byzance passer sous la coupe de Rome. Charles s'est emparé de l'Albanie en 1280 et regimbe comme un étalon puissant qu'on voudrait brider. Nicolas III, pour sa part, a maille à partir avec l'empereur Rodolphe de Habsbourg qui a été élu roi des Romains en septembre 1273 mais qui tarde à descendre se faire couronner en Italie, tant l'hostilité de Rome est grande. Rodolphe préfère soutenir dans la Péninsule les différents seigneurs gibelins qui, dans chaque région, dans chaque ville même, luttent contre les guelfes : une Italie gibeline lui offrirait alors le moyen de contraindre le pape à un couronnement sans contrepartie. Mais rien n'est simple dans l'Italie du XIII^e siècle et les victoires sont souvent presque aussitôt suivies de la défaite des vainqueurs. Devant l'incertitude et le péril d'un voyage en Italie, Rodolphe renonce à être couronné et laisse Charles d'Anjou nourrir d'autres ambitions dans le nord de la Péninsule. Quant à Pierre III le Grand, qui avait épousé en 1262 Constance de Sicile⁹, il est, comme il se définit lui-même dans notre récit, « un seigneur au pouvoir si petit » dont Jean compte bien faire le nouveau maître de l'île. Son royaume, alors modeste, et la légitimité de l'hérédité que lui confère son mariage avec Constance n'inquiètent sans doute ni Michel Paléologue ni Nicolas III sur ses ambitions ; et ils ne s'opposent pas à en faire, du même coup, un possible roi de Sicile.

9. Constance, héritière de son père le roi Manfred, était en effet la légitime suzeraine de Sicile.

Dans la première partie de notre texte, tandis que Jean de Procida tisse sa toile, secrètement, il ne ménage pas sa peine et il y a de l'aventure, en effet, à le suivre dans ses tractations : entre 1279 et 1282¹⁰, son périple le conduit successivement de Sicile à Constantinople, de là en Sicile et en Italie auprès du pape ; d'où il part pour la Catalogne, s'entretient avec le roi à Majorque et repasse par la Catalogne avant de s'embarquer pour Pise d'où il gagne Viterbe car le pape attend le résultat de son entrevue avec Pierre III. De Viterbe, il part rassurer ses compatriotes à Trapani et en toute hâte, après une halte à Nègrepont de la galère vénitienne sur laquelle il a pris place, il retrouve l'empereur à Constantinople puis, chargé de l'or de l'empereur, s'en retourne sur un navire génois en route pour Barcelone. La mort brutale de Nicolas III – peut-être, croit-on, empoisonné sur ordre de Charles d'Anjou qui voulait faire un pape à sa façon – le contraint à faire un détour par la Sicile où les barons sont inquiets de la perte de leur puissant allié romain. Trapani, donc, Malte et enfin Barcelone où malgré l'élection d'un pape français, il repart avec la flotte de Pierre pour Trapani. Ainsi voyons-nous Jean de Procida courir de port en port, de capitale en capitale et accomplir en trois années plusieurs voyages des plus périlleux sans le moindre contretemps. La mort même de Nicolas III survient une fois que Michel Paléologue a fait charger son trésor sur les nefes génoises et plus rien ne semble pouvoir arrêter notre héros qui

10. On trouvera ci-après une chronologie factuelle des événements, p. 31.

vole sur les flots comme porté par les dieux antiques. Dans cette partie, on l'aura compris, le récit historique – avec ses dates et ses détails minutieux – cède le pas à une veine épique où Jean de Procida n'est pas loin d'être un nouvel Ulysse ou un nouvel Énée voguant en Méditerranée pour l'accomplissement de son destin surhumain.

Le court récit de la journée fatidique du massacre veut sans doute traduire la rapidité des événements puisqu'il s'articule autour des faits principaux et de leur sanglante issue, partout dans l'île. Si dans ce paragraphe unique, une fois de plus, c'est un acte de violence perpétré par un Français contre une Palermitaine qui semble avoir déclenché la rébellion, on rapprochera volontiers cette « triste habitude des Français » du viol de la fille de Jean de Procida, comme itération de la cause première de sa vengeance. Il est aisé de reconnaître là un symbole narratif ou, si le cas fut avéré, une provocation susceptible de mettre en branle tout le processus qui, rappelons-le, a été minutieusement préparé¹¹. Tout au plus y verra-t-on la confirmation de l'attitude des soldats français, prévisible en la matière. Un détail encore doit retenir notre attention : c'est l'exclamation « Mort aux Français », car l'une des hypothèses classiques de l'origine du mot *Mafia* est justement l'épisode des Vêpres au cours duquel les Siciliens en

11. Dans les récits guelfes, notamment, on veut croire que les barons siciliens avaient tendu un traquenard aux Français : l'épouse d'Alaimo di Lentini, Macalda, ou la fille du chef palermitain Ruggiero Mastrangelo, aurait aguiché le Français, appelé Drouet selon la légende, pour déclencher l'émeute.

révolte auraient crié «Morte ai francesi Italia anela» [La mort des Français l'Italie désire]. L'expression, qu'il aurait été sans doute trop périlleux d'écrire intégralement sur les murs parce qu'elle était trop longue, serait réduite à un acronyme, donnant ainsi la forme *Mafia*. L'hypothèse (d'autant plus hasardeuse qu'en aucun cas les Siciliens ne se considèrent alors comme des chantres d'une *Italia*) peut paraître romantique – et sans doute l'est-elle – mais elle traduit, une fois encore, l'imaginaire collectif sicilien qui vit dans l'épisode des Vêpres la forme paroxystique de toute résistance à un pouvoir étranger à l'île.

La seconde partie de notre *Rebellamentu* est, on l'a dit, plus centrée sur le siège de Messine et la victoire finale de la coalition formée par Jean de Procida. Jean, toujours très actif, veille désormais au bon déroulement du scénario qu'il a magistralement échafaudé : la descente de Charles, le siège de Messine, le soutien aux assiégés de la puissante flotte armée par Pierre III grâce à l'or de Michel Paléologue. Cette partie est plus «réaliste» et confirme du coup, a posteriori, la couleur épique de la première. Qu'il nous suffise de prendre l'exemple des espions. Ils sont ici, en quelque sorte, le prolongement de la stratégie du secret qui a tant joué dans la première partie. De part et d'autre, ces espions sont infiltrés dans les deux camps et permettent de connaître à l'avance les choix des chefs de guerre. Soit. Mais ne doit-on pas, dès lors, s'étonner de leur aveuglante absence au cours des trois années, entre 1279 et 1282, nécessaires à la mise en place du plan de Jean de Procida ? Comment le roi d'Aragon a-t-il pu si aisément berner les Français et faire croire

qu'il armait une flotte contre les Infidèles sans qu'aucun espion de Philippe le Hardi (et on les imagine nombreux) à la cour de Pierre ait eu de soupçon en la matière ? Peu importe si l'on est convaincu que la première partie de notre texte est bien un hymne à la gloire du valeureux héros.

Jean de Procida est un héros et, comme tel, il s'encombre mal des aléas de l'histoire. De notre *Rebellamentu* à l'opéra de Verdi, il n'est pas un texte, pas une œuvre qui ne doive en conséquence être lue ou entendue à la lumière de ce que représente un récit épique. Et lorsqu'un tel récit contient de surcroît une puissante valence symbolique — ici notamment politique —, démêler le vrai du faux n'est pas l'objet de la littérature. L'amateur féru d'histoire ne manquera pas de partir en quête des infinies hypothèses sur le rôle joué par Jean dans le soulèvement des Siciliens contre le pouvoir angevin ; notre lecteur se laissera porter par la plume habile de l'auteur anonyme du *Rebellamentu*.

Sur le texte et son auteur

Le texte du *Rebellamentu di Sichilia* est une copie d'un texte original aujourd'hui perdu, mais c'est la copie la plus ancienne parmi celles qui nous sont parvenues en langue sicilienne.

S'agissant d'une copie de la fin du XIV^e siècle – voire pour certains du début du XV^e –, le débat qui occupe les philologues est de savoir si c'est une copie de l'original sicilien, ou une traduction en sicilien d'une autre version, par exemple en langue toscane : le vif débat entre guelfes et gibelins, on l'a vu, a en effet donné lieu très vite à un texte en toscan.

Quelques indices, néanmoins, renforcent aujourd'hui l'hypothèse d'un texte qui n'est pas traduit du toscan. C'est le cas du lieu nommé dans notre texte Santa Maria di Roccamatore, un monastère de pères cisterciens, près de la ville de Tremestieri. Le qualificatif de ce lieu, fort rare, a été souvent confondu par les copistes toscans avec *Roccamaiore*. Dans notre texte la graphie sicilienne est respectée. Comme tout manuscrit recopié, à plus forte raison lorsque les copies ont été nombreuses, notre texte présente des lacunes, des omissions, des répétitions, des erreurs. Pour faciliter la lecture, tout en restant au plus près du texte, nous

avons compensé les manques ou corrigé les erreurs grossières du copiste en nous appuyant sur les autres versions. Ainsi en va-t-il de la date de 1282 retenue pour le couronnement de Martin III : il s'agit en fait de Martin IV couronné en 1281¹². C'est là une erreur qu'on ne retrouve pas, par exemple sous la plume du Toscan Giovanni Villani, et cela étoffe l'hypothèse d'une version sicilienne distincte des textes toscans, en tout cas après la chronique de Villani.

Quant à notre auteur anonyme, il écrit en dialecte de Messine. En outre, comme on l'a dit, la partie du siège de Messine est longuement détaillée dans le texte et tout porte à croire que l'auteur s'y trouvait alors. Cela expliquerait notamment qu'il ne donne aucune information sur le destin immédiat des personnages principaux : la mort de Michel Paléologue, en 1282 même, peut laisser penser à un texte immédiat. Martin IV meurt en 1287, Jean de Procida, plus tard, en 1298. Notre auteur paraît ne rien savoir de tout cela. Dès lors, son anonymat pourrait n'être pas le fruit du hasard, mais une posture prudente en ces temps de fréquents revirements de fortune.

Si l'on s'attache enfin au style de ce texte et à quelques indices rhétoriques, il y a lieu de penser qu'il procède d'un récit oral, fait par un de ces *cantastorie* qui s'installaient au coin d'une rue pour raconter et mimer à un auditoire illettré des histoires anciennes ou contemporaines. Quelques expressions du type de « comme vous l'avez entendu », qui revient à trois

12. Voir ci-après notre texte, note 21.

reprises dans notre texte, des passages fréquents du style indirect au style direct, des présents de narration, et les nombreuses occurrences du verbe *dire* confirmeraient cette hypothèse. Les gloses, guelfes ou gibelines, qui complètent la version du XIV^e siècle, montrent dès lors clairement combien, dans sa moulture initiale, le manuscrit est neutre et permet de servir l'une ou l'autre cause.

Chronologie de la rébellion
selon le Rebellementu di Sichilia

*1266-1268*¹³, rappel des événements antérieurs au récit :

26 février 1266, bataille de Bénévent : à l'appel du pape, depuis longtemps en conflit en Italie avec les Hohenstaufen de Sicile, Charles d'Anjou, frère de Saint Louis, affronte Manfred de Sicile, fils de Frédéric II l'empereur du saint Empire. Charles, à la tête du parti guelfe, remporte la victoire et s'empare du royaume des Deux Siciles. Il met définitivement fin à la dynastie sicilienne des Hohenstaufen en 1268 lorsqu'il exécute le jeune Conradin après la bataille de Tagliacozzo.

1279

Charles d'Anjou décide une grande guerre.

Jean de Procida part pour Constantinople, où il reste au moins trois mois.

Jean « cette même année » quitte Constantinople pour la Sicile. Rencontre avec les barons à Trapani. Jean part pour Soriano voir le pape Nicolas III.

13. Sont en italiques les dates qui ne se trouvent pas dans le texte.

Il se rend en Catalogne où il reste «quelque temps». Le roi d'Aragon l'emmène à Majorque. Ils reviennent en Catalogne.

1280

Il s'embarque pour Pise pour aller voir le pape à Viterbe.

Jean va jusqu'à Corneto où il s'embarque pour Trapani. Rencontre avec les barons. Il reprend le bateau jusqu'à Nègrepont et se rend à Constantinople voir l'empereur qui lui remet une avance de trente mille onces d'or. Jean lui annonce que la Sicile se rebellera en 1282.

Retour vers Barcelone en compagnie d'Accardo Latini, messenger secret de l'empereur.

Jean apprend au cours de la traversée la mort de Nicolas III (22 août 1280).

Escale à Trapani où les deux hommes convoquent les barons sur l'île de Malte.

1281

Jean et Accardo Latini se rendent ensuite à Barcelone auprès du roi d'Aragon.

Ils y apprennent l'élection du pape Martin IV (22 février 1281). Constitution de la flotte aragonaise jusqu'en avril.

Échange de messages oraux ou écrits entre le roi d'Aragon, le roi de France, le roi d'Anjou et le pape.

1282

En janvier Jean et Accardo Lentini se rendent à Trapani.

31 mars, mardi après Pâques : massacre des Français à Palerme. Mort du seigneur justicier Jean de Saint-Rémy le lendemain. «Au même moment» Charles est à la cour du pape.

Charles d'Anjou «en cette même année» quitte le port de Brindes pour se rendre à Reggio de Calabre et à Messine.

En juillet le légat du pape entre dans Messine et présente les lettres du pape.

«En ce temps-là», en fait le 3 juin, le roi d'Aragon quitte la Catalogne pour la Tunisie. Il y livre bataille et «y resta quinze jours» en août. Jean de Procida et des ambassadeurs de Sicile l'y retrouvent. Au même moment, Messine est encerclée et attaquée par les Angevins.

Le roi d'Aragon quitte l'Afrique du Nord pour la Sicile.

En ce même mois d'août le roi d'Aragon chevauche de Trapani à Palerme où il est couronné.

1^{er} et 2 septembre, le roi d'Anjou et son armée lèvent le camp et retournent en Calabre. Fin septembre, le reste de l'armée suit.

En octobre, le roi Charles congédie ses mercenaires et le roi d'Aragon fait son entrée dans Messine.